

« Faire fauteuil »

Camille Paulhan & Leïla Brett

•

Je n'y peux rien, les ateliers m'émeuvent ; je voulais proposer pour thankyouforcoming des portraits d'atelier, des propos d'artistes glanés dans ces lieux, devant leurs œuvres. Il n'y est d'ailleurs pas forcément question de ces dernières, mais plutôt de ce qu'un atelier fait à la production artistique, de comment y travaille-t-on, comment y flâne-t-on.

Savoir, au juste, si et comment la lumière spécifique de l'automne sur les carreaux, l'acoustique défaillante ou les odeurs du restaurant mexicain au pied de l'immeuble influent sur les œuvres que produisent les artistes.

Savoir, également, ce qu'on y écoute comme musique, quelles cartes postales ont été punaisées aux murs, si l'on marche sur des bâches, du papier bulle, des points de peinture ou des chutes de papier. Y voir, aussi, les para-œuvres, les infra-œuvres, les pas-tout-à-fait-œuvres, les plus-du-tout-œuvres, et être donc au cœur du moment du choix.

Je n'avais pas très envie qu'apparaissent mes questions, elles se sont donc effacées.

Il y a quelques années, nous nous étions retrouvées, Leïla Brett et moi, dans un jury de diplôme à l'école d'art de Metz. Elle m'avait par la suite proposé une visite de son atelier, dans le 18^e arrondissement de Paris. Elle habitait alors un atelier-logement de la ville, et son lieu de travail, parfaitement ensoleillé par une imposante verrière, se situait dans le salon familial. J'avais été marquée par la façon dont elle s'était accommodée de ce que beaucoup pourraient considérer comme une contrainte : son travail était en partie déterminé par cette impossibilité de « laisser en plan ». Pourtant, à l'époque, ses œuvres étaient déjà hantées par des scories, par ce que justement on laisse derrière soi quand on dessine, et qui peut s'envoler au moindre courant d'air.

En 2022, après avoir déménagé à Lyon, Leïla Brett m'a conviée à venir visiter l'atelier qu'elle occupait temporairement à la Factory, un module tout en longueur, qui semblait posé au milieu d'un terrain où bataillaient des fleurs et des herbes plus ou moins domestiquées. Là, tout en partageant successivement au gré des mois l'espace avec trois artistes, elle pouvait enfin déployer de grands formats. Elle avait pris soin de disposer deux transats de plage dans l'atelier, et nous nous sommes étendues là pour discuter. Rien de superflu ici : il faut pouvoir prendre le temps du regard, d'une certaine mollesse du corps, pour apercevoir ce qui émerge à l'atelier. Au mur, des cartes postales (Mirtha Dermisache, Marthe Wéry, Agnes Martin...) viennent indiquer le cercle familial artistique. Un travail en cours, à partir de partitions de musique illustrant les textes d'une certaine poétesse du siècle dernier, Leïla Brett, se déplie sur les vitres. Quand j'arrive, Leïla Brett (l'autre) est en train de rouler sa *Grande nuance*, en chaussettes. En réécoutant mon enregistrement, je me fais la réflexion que j'avais complètement oublié le bruit de la scie circulaire de l'atelier bois, un peu plus loin dans la Factory, pour conserver ceci : transat, chaussettes, percées lumineuses, du temps devant soi.



1.





3-4.



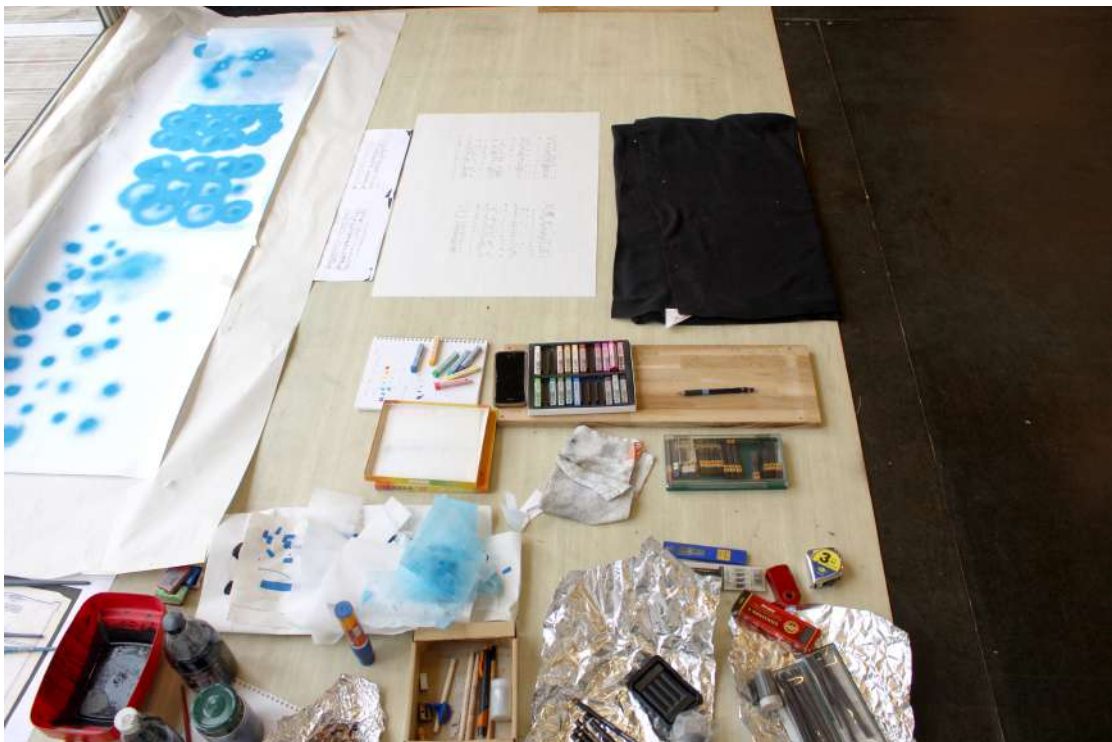
5.



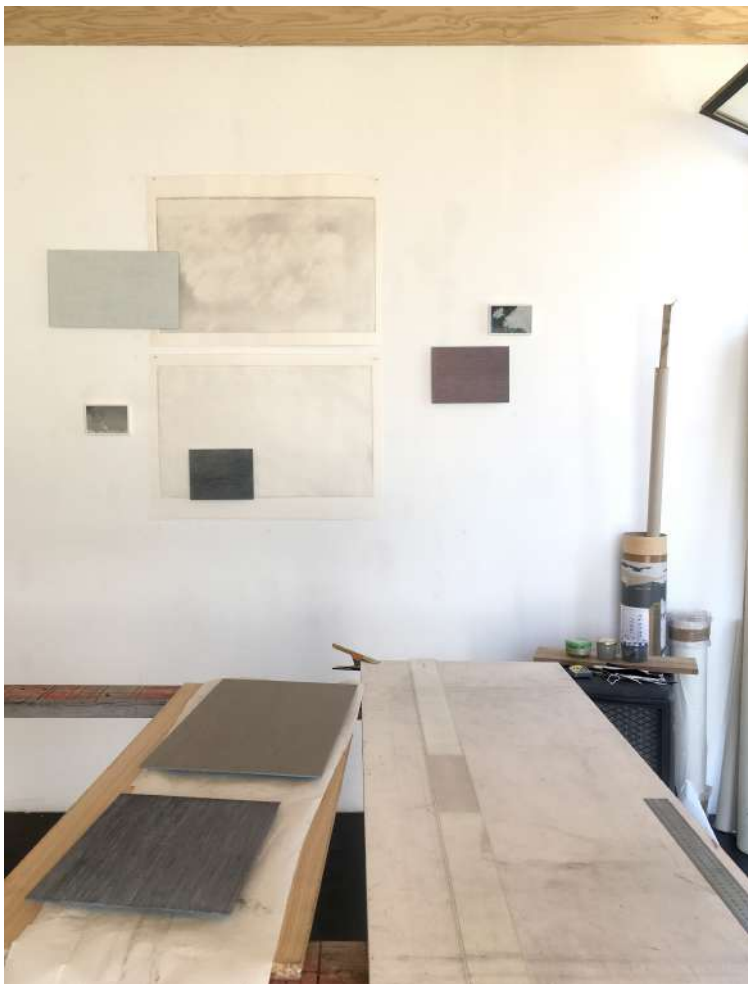
6.



7.



8.



9-10.



11.



12.



13.

Enfant puis adolescente, j'ai suivi des cours dans l'atelier d'Hélène Picardi, à Vitry-sur-Seine. Même lorsque je n'ai plus habité le Val-de-Marne, j'y retournais chaque semaine, et ce pendant dix ans.

Je me rappelle que nous travaillions sur de grandes tables en musique. J'aimais beaucoup cette ambiance collective ; ce ne sont pas des souvenirs très précis, mais plutôt des flashes des visages des enfants, de la salle de cours, des sujets qu'elle nous donnait.

Après le baccalauréat, je me suis inscrite conjointement en arts plastiques à Saint-Charles, et l'atelier de Sèvres. Au bout d'un an, j'ai été prise aux Beaux-arts de Marseille. Au début, je travaillais surtout chez moi, puis paradoxalement, quand on nous a laissé davantage d'autonomie, je suis revenue à l'école. Je passais beaucoup de temps au labo photo, à la bibliothèque. J'ai véritablement commencé à travailler ce qui m'anime encore aujourd'hui en quatrième année ; je suis entrée dans le dessin par le biais de l'édition. Comme je ne suis pas très sauvage par nature, je n'avais aucun problème avec les ateliers collectifs à l'école : j'aime le partage de connaissances, mais lorsque je suis dans mon travail, j'y suis. Et j'ai besoin de mon territoire : laisser des choses sur place, afficher des images aux murs.

Après le diplôme en 2004, j'ai quitté Marseille pour revenir à Paris, et je n'avais pas d'atelier. Mis à part quelques expériences de courte durée – aux ateliers de Lorette à Marseille pendant deux mois, par exemple – je n'avais pas d'endroit dédié, je travaillais dans ma chambre. En 2007, j'ai eu la chance d'avoir un atelier de la ville de Paris, qui donnait sur le quai de la Loire. C'était un espace important, j'avais 40 m² uniquement pour moi. C'était un véritable lieu de vie, il y avait un bon tiers de l'atelier qui était destiné à accueillir les gens, avec un canapé, des fauteuils, un bureau. Il y avait de la place pour discuter, prendre le café, observer les œuvres accrochées. J'avais aussi un mur de références autour de mon lavabo, avec des cartes postales, des reproductions. Je recevais des artistes, des collectionneurs, des amis. Cela a toujours été ouvert. En revanche, quand j'y étais – comme j'avais aussi une activité de graphiste à côté – c'était vraiment pour travailler. L'atelier, c'est un espace à part, c'est difficile de se rendre compte à quel point c'est précieux. Lorsque tu en as un, c'est parfaitement normal, c'est quand tu ne l'as plus qu'il te manque terriblement.

Quand ma fille est née en 2012, je l'emmenais beaucoup à l'atelier, car la première année, je n'avais pas de mode de garde ; elle avait un parc là-bas, elle passait souvent la journée avec moi. J'avais déjà déposé une demande d'atelier-logement, que l'on a eu en 2015. Pour moi, c'était une forme de pragmatisme, car à Paris financer un atelier en plus d'un logement est très coûteux. L'atelier-logement dans lequel nous avons emménagé se situait rue Hégésippe Moreau, dans le 18^e arrondissement. J'avais la chance de pouvoir échanger régulièrement avec Estèla Alliaud, qui est devenue une amie et qui habitait juste en-dessous. On déjeunait souvent dans la cour, en parlant d'expositions à voir, en s'échangeant des conseils pratiques ou en évoquant d'autres artistes. Mais pour une famille, l'atelier-logement n'était pas forcément idéal : mon atelier était dans le salon, ce qui signifiait qu'il était impossible d'organiser des visites le week-end, en fin d'après-midi, le soir...

Même si cela ne me dérangeait pas que mon espace de travail soit dans le lieu de la vie domestique, je ne pouvais plus travailler à de grands formats ou laisser traîner le travail en cours.

D'une certaine manière, l'atelier est une forme de reconnaissance : en tant qu'artiste, avoir un atelier à soi légitime son statut. On se perçoit comme moins crédible lorsqu'on travaille chez soi. Pourtant, avoir un atelier ne représente pas grand-chose, car ce qu'on a à faire, on le fait quand même, atelier ou pas. C'était tout de même la grande question lorsqu'on a quitté Paris à l'été 2019 pour nous installer à Lyon, où il est beaucoup plus difficile de trouver un atelier et où j'ai dû aménager mon atelier chez moi.

Depuis que je suis arrivée à Lyon, mon travail a été conditionné par ce manque d'atelier ; j'ai par exemple beaucoup filmé, et aussi réalisé un certain nombre de dessins n'excédant pas le A3. Donc quand on m'a proposé fin 2021 un atelier de 50 m² à la Factory pour cinq mois, je me suis dit : « Je ne vais pas faire un travail de table ! » Lorsqu'on a de l'espace, comme j'avais quai de la Loire, on peut laisser son travail prendre de l'ampleur, se déployer, et ajouter, ajouter... Ici, à la Factory, je suis dans une véritable urgence, avec peu de temps : je ne vais pas tergiverser, si je viens à l'atelier c'est pour y travailler. Mon rythme a beaucoup changé depuis mon premier atelier. Je viens d'ailleurs tout juste d'accepter une place dans un atelier partagé à Villeurbanne, avec des artistes dont j'apprécie le travail : une nouvelle ère commence (ndlr : Leïla Brett a depuis l'été 2022 rejoint l'atelier V&V).

Pour moi, l'atelier n'est pas un lieu intime : j'aime y convier des personnes, montrer le travail en cours, ce pour quoi je peux avoir un doute, et j'écoute ce que l'on me dit. Parfois cela résonne, parfois cela résout. Ce n'est pas forcément immédiat, cela peut prendre plusieurs mois. Échanger, c'est peut-être ce que je préfère à l'atelier : c'est aussi un moment où l'on peut prendre le temps de retrouver d'anciennes œuvres. Camille Saint-Jacques utilise une expression que j'aime beaucoup : « faire fauteuil », c'est-à-dire s'attarder à regarder ce qu'on a fait. L'atelier est un lieu de contemplation lent, il donne du recul.

J'ai parfois de longues périodes, plusieurs mois, pendant lesquelles je ne produis pas. En réalité dans ces moments-là je réfléchis toujours, je visite des expositions, je rencontre des personnes, je visite des ateliers, je lis. Et des travaux naissent de tous ces échanges que je mets dans un coin de mon cerveau. C'est bien de ne pas être uniquement dans sa bulle, de savoir se nourrir ailleurs. Et puis de garder des projets en tête ; je viens de réaliser tout récemment un dessin auquel je pensais depuis 2014. Moi, je ne suis jamais pressée, et mieux vaut ne pas être pressée d'ailleurs.

Camille Paulhan et Leïla Brett pour *thankyouforcoming*, Été – Automne 2022.

•

Leïla Brett, née en 1979, vit à Lyon. Diplômée des Beaux-Arts de Marseille en 2004, elle expose régulièrement depuis 2007.

La majeure partie de son travail relève de la pratique du dessin – principalement des œuvres monochromes sur papier –, inscrit dans une démarche protocolaire et à long terme. Mais, si son médium privilégié est le papier, elle envisage des prolongements de celui-ci dans d'autres pratiques comme la vidéo, ou le livre d'artiste.

La plupart de ses travaux sont des séries, qui peuvent être plus ou moins grandes ou longues à réaliser, tant dans le nombre de dessins rassemblés (8, 20, 39, 1000, 1001) que dans leur temps de réalisation, segmenté et réparti dans une durée qui peut s'étirer.

À l'origine, des préoccupations : le motif, la répétition de ce motif jusqu'à sa disparition, l'acte même de faire, à la main, la variation et parfois l'erreur, le temps du faire ou de l'effacement ; des procédés simples (recouvrement, découpe, copie, ponçage), avec parfois un texte en filigrane.

La question du paysage, de sa représentation et de la temporalité sont des questions centrales dans cette recherche.

En 2022, on a pu voir son travail lors de sa résidence à la Factory (Lyon), dans l'exposition collective *Épochè*, pensée par Sally Bonn, présentée au centre d'art Les Tanneries (Amilly, Loiret), à art-cade* (Marseille), dans le cabinet de curiosités de la galerie Valérie Eymeric (Lyon), lors de l'exposition en Résonance de la Biennale de Lyon de l'atelier VàV à Villeurbanne, et au Cloître Art contemporain de Marie-Agnès Charpin (Lyon). En janvier 2023, dans le cadre de la 6^e édition Lecture par Nature en région PACA, elle accompagnera en vidéo le poète Frédéric Forte pour sa lecture de *Nous allons perdre deux minutes de lumière* (publié chez P.O.L en 2021), avec, à la guitare, Patrice Soletti. Le travail de Leïla Brett sera présenté de Janvier à Mars 2023 dans l'exposition collective *D'une génération l'autre, mutations dans l'abstraction* à la Galerie Bessières, à Chatou.

insta : @leilabrett | fb : @leilakbrett
<http://www.leilabrett.fr>

Camille Paulhan est historienne de l'art, critique d'art et enseignante.

Elle a soutenu en 2014 une thèse de doctorat portant sur le périssable dans l'art des années 1960-1970. Membre de l'AICA, elle écrit pour de nombreuses revues spécialisées et catalogues d'exposition. Elle enseigne à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. En 2021, elle a publié *Couper à travers les ronces* aux éditions Sombres torrents.

Recherches en cours : livres d'or d'expositions, ratages de la critique d'art, scène artistique castelroussine, champignons, techniques de forge, petites énergies, irréproductibilités, ateliers d'artistes, œuvres en convalescence, bombe atomique...

<https://www.archivesdelacritiquedart.org/auteur/paulhan-camille>

LEGENDES

Toutes images (c) Leïla Brett, sauf mention contraire.

1.

Atelier 216, 41 bis quai de la Loire, 75019 Paris

6 juin 2011

Au fond de la partie « atelier », j'ai suspendu un lino pour protéger le mur blanc lors de la réalisation des œuvres *Monocondyles II et III* en 2010.

2.

Atelier 216, 41 bis quai de la Loire, 75019 Paris

23 juillet 2013

Gabrielle, 9 mois, dans son parc au milieu de l'atelier, entre les cartes suspendues *Impressions du Japon : Tokyo*, et les premières *Nuances*, au fond.

3-4.

Atelier 216, 41 bis quai de la Loire, 75019 Paris

Travail sur *Grande Nuance (096)*, avril 2014.

Les premiers gestes de recouvrement du papier par les pastels Gris de Payne ont été effectués au sol. Je commence à retirer le pastel avec une pointe à graver et un T, millimètre par millimètre. L'œuvre fait 310 x 130 cm.

Pour le retrait, j'ai dû mettre en place un système pour ne travailler que sur une surface utile de 50 sur 150 cm, le papier se déroule, suspendu, pour éviter qu'il ne casse au niveau de la planche de travail.

5.

Atelier B42, 15 rue Hégésippe-Moreau, 75018 Paris

20 juin 2017

L'atelier-salon, ce jour-là très bien rangé. On retrouve mes bibliothèques de livres d'art, plusieurs de mes travaux sont encadrés et accrochés.

On ne voit pas les murs du fond sur lesquels j'accrochais les autres travaux en cours ou mes cartes de références, le stockage sous l'escalier (à gauche). Cet espace a été beaucoup modulé selon les besoins, durant les 5 ans et demi que nous avons passés dans l'atelier-logement.

6.

Résidence Factory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

Vue d'atelier après une journée de travail, 10 janvier 2022.

Au sol, à gauche, travail en cours sur le verso de *Grande Nuance (096)*. À droite, sur le même lino, recherche autour de la partition *Danse d'amour* de Leïla Brett (1913).

Au premier plan, le Butagaz, indispensable.

7.

Résidence Factory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

Table et mur de références, 1^{er} février 2022.

8.

Résidence Factory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

2^e phase de recherches colorées autour de la partition *Danse d'amour* de Leïla Brett (1913), 1^{er} février 2022.

9.

Résidence Factatory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

Vue d'atelier après une journée de travail, 17 février 2022.

Sur les tréteaux, travail sur *Nuance paysage* (1^{er} passage). Des travaux anciens, deux (*D'après*) *C* (2018) et *Grille bleue* (2013), sont accrochés sur le mur du fond.

10.

Résidence Factatory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

15 avril 2022

Ensemble paysage #1 accroché au mur. Deux *Nuances Constable* en cours, sur la planche de travail.

11.

Résidence Factatory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

24 avril 2022

Ensemble paysage #2 accroché au mur avec *Nuance Constable (015)* en cours.

12.

Résidence Factatory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

Vue d'atelier après une journée de travail, 26 avril 2022.

Mural en cours (fusain, cendres et pigment de fleurs séchées).

Au sol, travail sur *Nuance paysage* (2^e passage).

13.

Résidence Factatory, grand module, 15 rue Paul-Massimi, 69007 Lyon

Vue d'atelier après une journée de travail, 16 mai 2022.

Mural en cours (fusain, cendres et pigment de fleurs séchées).

Sur les tréteaux, travail sur *Nuance paysage* (3^e passage).

•